



**HAL**  
open science

# Quelques pistes pour comprendre le phénomène du retrait social des jeunes dans les sociétés contemporaines

Claude Martin

► **To cite this version:**

Claude Martin. Quelques pistes pour comprendre le phénomène du retrait social des jeunes dans les sociétés contemporaines. 2021. halshs-03356681

**HAL Id: halshs-03356681**

**<https://shs.hal.science/halshs-03356681>**

Preprint submitted on 28 Sep 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Quelques pistes pour comprendre le phénomène du retrait social des jeunes dans les sociétés contemporaines

(Présentation de l'ouvrage Hikikomori : une expérience de confinement, Presses EHESP, 2021, Séminaire Arènes, UMR 6051, le 21/09/21)

Claude Martin, directeur de recherche au CNRS, Arènes, UMR 6051

Il est délicat de rendre compte d'un ouvrage collectif qui a impliqué 17 auteurs répartis dans 11 chapitres, a fortiori quand ceux-ci viennent de plusieurs pays (Japon, Italie, France), mais aussi de plusieurs disciplines : sociologie, anthropologie, psychologie, science de l'éducation, mais aussi de secteur de la clinique, psychiatrie, pédopsychiatrie, psychothérapie, psychanalyse.

Prologue	Natacha Vellut	Candide en pays hikikomori
<b>1<sup>re</sup> partie : éclairer le phénomène hikikomori</b>		
<b>Prologue</b>	Natacha Vellut	Candide en pays hikikomori
<b>Chapitre 1</b>	Claude Martin, Céline Rothe, Alice Brochard	Le phénomène hikikomori : le moment du passage à l'âge adulte et ses enjeux
<b>Chapitre 2</b>	Maïa Fansten, Claire Bernot-Caboche	Le retrait social des jeunes : entre visibilité et invisibilité
<b>Chapitre 3</b>	Giulia Sagliocco	Les jeunes en retrait social et la controverse du diagnostic
<b>Chapitre 4</b>	Antonio Piotti	Corps imaginaire et corps réel : le virtuel et le retrait social
<b>Chapitre 5</b>	Nicolas Tajan, Matsumoto Toshihiko, Shiozawa M.	Vieillesse et retrait social au Japon : des pistes pour la situation française
<b>2<sup>e</sup> partie : Accompagner les jeunes pendant le retrait et après</b>		
<b>Chapitre 6</b>	Natacha Vellut	Qu'offrir à ceux qui ne demandent rien ?
<b>Chapitre 7</b>	Marie-Jeanne Guedj	Le rôle de la famille dans la prise en charge
<b>Chapitre 8</b>	Cristina Figueiredo	Réintroduire l'échange : les nouveaux liens des jeunes en retrait
<b>Chapitre 9</b>	Pauline Blum	A l'école, coûte que coûte ? Retrait à domicile et phobie scolaire dans la France contemporaine
<b>Chapitre 10</b>	Alice Brochard, Céline Rothé, Claude Martin	Accompagner sur le chemin de l'emploi : le rôle des missions locales
<b>Chapitre 11</b>	Maïa Fansten, Marie-Jeanne Guedj, Claire Bernot-Caboche, Antonio Piotti, Tadaaki Furuhashi	Innover pour prendre en charge les jeunes hikikomori : des dispositifs en France, Italie et Japon
<b>Epilogue</b>	Natachat Vellut, Claude Martin, Christina Figueiredo, Maïa Fansten	

Ce collectif d'auteurs s'est réuni régulièrement pendant près de deux ans en séminaire pour croiser nos approches, nos savoirs, nos données, nos analyses. Certains d'entre nous étudiaient le phénomène depuis plus de dix ans ; d'autres, comme l'équipe que je constituais avec Céline Rothé et Alice Brochard, l'ont abordé à partir d'une recherche soutenue par l'IRESP sur la souffrance psychique lors de la transition vers l'âge adulte entre 2014 et 2019 (Alice Brochard a fait sa thèse dans ce cadre<sup>1</sup>).

Chacun d'entre nous avait donc son angle et ses questions propres et le séminaire nous a permis non seulement de confronter ces approches, mais de construire peu à peu un point de vue interdisciplinaire. Par exemple, nous le verrons, pour les cliniciens, psychiatres, psychanalystes et psychologues, la question de savoir si l'on avait affaire ou non à une pathologie et celle du diagnostic étaient centrales. Pour les anthropologues, la question des variations culturelles de ce phénomène était tout aussi primordiale. Pour les sociologues, celle de savoir si ce phénomène pouvait être une des expressions de la manière dont une génération était confrontée à des épreuves lors de l'entrée dans l'âge adulte, donc la dimension collective, voire politique, était importante. Nous avons aussi comme objectif commun de rendre compte des réponses fournies à ce « problème » dans le cadre des politiques publiques (éducatives, sanitaires, médicosociales et sociales) dans différents contextes nationaux, réponses en termes d'intervention, de dispositifs et de soutien.

Cet ouvrage se présente un peu comme un voyage, à la manière des *Lettres Persanes de Montesquieu* ou du *Candide* de Voltaire, Candide qui est d'ailleurs convoqué dans l'introduction de Natacha Vellut et dans la conclusion du collectif d'éditeurs qui comprend une anthropologue, Cristina Figueiredo, une psychologue-psychanalyste Natacha Vellut, et deux sociologues, Maïa Fanten et moi-même.

Hikikomori (HKKM), de quoi s'agit-il ?

Le terme japonais Hikikomori désigne depuis la fin des années 1990 à la fois une conduite, le retrait de jeunes à leur domicile (depuis au moins six mois, selon certains psychiatres) et les jeunes eux-mêmes qui ont cette conduite. Il ne s'agit pas d'une pathologie, mais d'un comportement qui peut déboucher sur des pathologies ou accompagner une ou des pathologies. Le premier ouvrage sur le sujet a été publié au Japon en 1998 par Tamaki Saito, un ouvrage que

---

<sup>1</sup> A. Brochard, « Qu'est-ce qu'on va devenir ? Négociations des parcours de vie des jeunes confrontés à des troubles psychiques au moment du passage à l'âge adulte », thèse de doctorat de sociologie, Uni Rennes, sous la direction de C. Martin, 2021.

l'on peut traduire par « Retrait social, une adolescence sans fin ». En France, il a donné lieu à un autre ouvrage collectif qui a impliqué trois des coéditeurs de l'ouvrage que je vous présente aujourd'hui, plus quelques autres auteurs. Ce premier ouvrage en français était intitulé : *Hikikomori, des adolescents en retrait* (publié chez Armand colin en 2014).

Ce phénomène a rapidement suscité une vive attention des spécialistes, principalement en psychiatrie, mais aussi des médias et des pouvoirs publics. Il a donné lieu également à plusieurs reportages (comme *Hikikomori, vivre coupé du monde*, ou *Hikikomori, les reclus volontaires*, mais aussi à des créations artistiques, comme l'exposition intitulée *Ange*, dont une des images illustre la couverture de notre ouvrage).

Dès le départ, s'est manifestée la volonté de chiffrer ce phénomène, autrement dit de compter les hikikomori. Saito avance dans son ouvrage un premier chiffre, qui va évidemment frapper les esprits et générer de nombreuses controverses : à la fin des années 1990, il avance le chiffre d'un million de HKKM (dans un pays de 127 millions de personnes), une épidémie, en quelque sorte. En 2016, un rapport ministériel japonais révisé cette estimation à la baisse, à partir d'une enquête locale dont on projette les données à l'échelle nationale : on passe à environ 550000 cas, soit 1,6% des 15-39 ans... Un rapport de 2019 propose une nouvelle estimation à un peu plus de 600000 HKKM, mais cette fois on commence à inclure des adultes de plus de 40 et même 50 ans, car le phénomène a continué au-delà de la jeunesse et la question du vieillissement des HKKM est désormais posée, ce sur quoi revient un des chapitres de notre ouvrage à propos du Japon. On y évoque ainsi les cas de personnes dont l'isolement total et le vieillissement les a conduits à mourir seul au milieu de leurs objets entassés et dans une accumulation de déchets, ce que l'on appelle les *Kodokushi*.

Nos collègues japonais, psychiatres et spécialistes du phénomène au Japon, défendent dans leur chapitre que le HKKM n'est pas un trouble mental, mais une condition sociale ou plus précisément une condition psychosociale. Ils avancent même que l'on a affaire à un profil de « SDF à domicile », ce qui pourrait parfois rapprocher certains de ces profils des jeunes à la rue étudiés par Celine Rothé, qui a participé à l'aventure de ce collectif et joué un rôle clé dans la recherche financée par l'IRESP qui a précédé cette publication sur les troubles psychiques lors du passage à l'âge adulte.

Dans notre ouvrage, nous défendons qu'il peut être vain de tenter cette approche statistique et épidémiologique. Le HKKM ne peut être réduit à une maladie, encore moins à une épidémie. Il faut comprendre davantage la combinaison qu'il implique entre sa dimension psychique et individuelle et sa dimension sociale, voire sociétale.

Le social se manifeste en effet de bien des manières : tout d'abord, il est question d'un comportement qui affecte une génération qui partage des épreuves communes. Le retrait pourrait être une des réactions d'une génération qui est confrontée à des épreuves inédites par leur ampleur dans le chemin qui les conduit à l'âge adulte. Ici la manifestation serait le retrait social (le refus d'occuper la place qui est attendue), quand d'autres jeunes s'expriment non par l'*exit* mais par la *voice*, la manifestation, voire la colère face aux difficultés auxquelles ils sont confrontés. Nous pensons ainsi à la très riche enquête menée par Cécile Van de Velde dans cinq grandes capitales, Santiago du Chili, Hong Kong, Madrid, Montréal et Paris. En décryptant la « grammaire de la colère » dans des mouvements de jeunes, Cécile Van de Velde repère elle aussi des phénomènes qui, certes avec des variantes, indiquent une internationalisation, une globalisation des effets de ces épreuves sur les trajectoires des nouvelles générations qui entrent dans l'âge adulte. Elle repère ces tensions existentielles, cette souffrance liée à la pression de rentrer dans le moule, un moule où règne la compétition avec le sentiment de devoir se brader, d'être empêché. Cette intériorisation de la compétition provoque manifestement isolement, anxiété et angoisse, chaque jeune se sentant contraint de faire face au « système », de faire des compromis avec lui pour prendre et tenir sa place.

Si l'on revient aux HKKM et au retrait, à partir du cas du Japon, il est manifeste par exemple que ces comportements sont apparus peu après la grande crise économique et l'explosion de la bulle financière dans les années 1985-1990, crise qui a eu des effets très négatifs sur la population japonaise, provoquant la ruine d'un grand nombre de ménages, accroissant les inégalités, et concentrant la richesse dans les mains de certaines grandes entreprises. On a été jusqu'à parler de « décennie perdue » pour qualifier cette crise majeure. Il y a donc un contexte collectif à ce phénomène de retrait et une composante profondément sociale.

Mais « le social » se manifeste d'autres manières encore, au sens où ce phénomène concerne surtout des jeunes hommes, bien davantage que des jeunes filles. Enfin, il est aussi remarquable de noter que ce phénomène concerne davantage, mais pas exclusivement bien entendu, des jeunes appartenant aux classes moyennes éduquées et non pas seulement les plus vulnérables économiquement.

Longtemps, deux idées ont été avancées pour interpréter le phénomène : la première renvoie au particularisme culturel. Le HKKM serait par définition japonais et ne concernerait que très marginalement d'autres configurations culturelles. Ce pays a été le premier à mettre un nom sur ce comportement et cette population, au point où d'autres pays et d'autres langues ont choisi d'adopter le terme japonais, tout en produisant bien entendu un lexique d'accompagnement

pour tenter de dresser les contours de cette expression. Les approches du retrait social sont donc restées longtemps différentialistes et culturalistes.

L'autre idée qui a dominé la discussion fait mention du rôle de la société numérique et souligne la question de l'usage jugé excessif par les nouvelles générations des instruments numériques. Le HKKM serait là encore par définition un addict de l'informatique, des jeux informatiques et de la toile, au point de ne plus vivre que des liens virtuels à autrui, de s'enfermer dans une bulle informatique qui laisse les autres à distance (ce que les japonais qualifient de *sotokomori* pour désigner ceux qui sortent, voyagent tout en conservant l'attitude hikikomori). L'enquête menée au Japon en 2019 dont rendent compte nos collègues dans le chapitre 5 de l'ouvrage montre qu'il s'agit d'un stéréotype démenti par les chiffres : il n'y a pas différence significative dans l'usage d'internet par les HKKM par rapport à la population générale.

Ces deux idées reçues ont été amplement remises en cause depuis le début des années 2000.

Tout d'abord, la spécificité culturelle et même japonaise du phénomène n'a pas empêché qu'il apparaisse dans de nombreux autres pays et cultures au cours des vingt dernières années. En 2008, le regretté sociologue de la jeunesse Andy Furlong soulignait déjà qu'il lui semblait évident que les conditions étaient réunies pour qu'émerge et se développe un phénomène comparable dans beaucoup d'autres pays. Et, en effet, des HKKM ou le comportement de retrait social des jeunes a explosé dans un grand nombre de pays aussi divers que l'Angleterre, le Brésil, l'Italie, l'Espagne, les Etats-Unis, l'Australie, le Bangladesh, le Canada, le Sultanat d'Oman, et bien sûr d'autres pays asiatiques comme la Corée du sud ou Hong-Kong. Un grand nombre de publications, il est vrai principalement dans le champ de la psychiatrie, de la santé mentale, de la psychologie et de la clinique, en attestent.

Quant au lien avec le numérique, il semble bien que la question ne soit pas tant de savoir si ce comportement est le résultat ou un effet de l'usage excessif des écrans que le fait que les jeunes en retrait social occupent leur temps ainsi, restant connectés, mais pas significativement plus que les jeunes de leur génération.

En s'internationalisant le phénomène HKKM soulève de nouvelles questions. L'enjeu est moins de poursuivre la piste différentialiste des comparaisons internationales pour souligner le particularisme japonais, même s'il en existe, que de saisir ce qui se joue pour une génération toute entière, quel que soit le contexte ou le pays. Il ne s'agit pas d'abandonner pour autant la piste des formes et termes spécifiques dans lesquels ce phénomène est qualifié selon les pays et

culture, on va y venir, mais de tenter de relier ce qui s'exprime de façon transculturelle et internationale dans une large gamme de contexte pour ces nouvelles générations.

Quels phénomènes se combinent avec le retrait social, tout au moins à quels phénomènes les spécialistes de ces jeunes associent-ils le retrait social ? Plusieurs problèmes sont ainsi listés : le décrochage scolaire, la phobie scolaire, les difficultés d'insertion professionnelle, mais aussi des symptômes comme la dépression. Cette question de la dépression, dont Alain Ehrenberg a souligné l'accroissement, conduit à penser avec lui qu'elle pourrait être le résultat de la période où s'est imposé le modèle de la réussite de l'individu et de l'injonction à l'autonomie. En promouvant ce culte de la réalisation de soi, cette culture de la réussite individuelle, cette exigence d'autodétermination et d'investissement dans son propre capital subjectif, cette éthopolitique, comme la qualifie Nikolas Rose, cette doxa aurait poussé sur le côté tous ceux qui ne se sentent pas en mesure de répondre à de telles injonctions. Souvent pour de bonnes raisons, en particulier celle qui consiste à estimer vain et inutile de rentrer dans cette course, alors que tout démontre que les promesses ne seront pas tenues.

De ce point de vue, les HKKM expriment un refus : le refus de se confronter à la concurrence, à la compétition, un refus passif, certes, mais total, de s'inscrire dans un projet, de se projeter vers l'avenir. Ils se replient, « n'aimeraient autant pas », comme Bartleby dans la nouvelle d'Herman Melville. Ils n'ont aucune demande, pas même d'être soigné. Le seul problème serait peut-être celui de l'intendance, des repas et des courses que la famille assume, faisant face tant bien que mal aux conséquences de ce choix radical.

Les HKKM représentent donc une énigme, un gisement de questions que nous avons mis l'épreuve dans nos échanges : s'agit-il d'une pathologie spécifique ? s'agit-il d'un syndrome, d'une épidémie ? doit-on chercher à en mesurer le nombre ? s'agit-il de l'expression d'une forme contemporaine de souffrance lié à la situation dans laquelle se trouve les nouvelles générations ? Le parti-pris de notre ouvrage est de considérer que ce flou sur la définition, sur le périmètre du phénomène est aussi sa richesse, une fenêtre sur la compréhension de notre société contemporaine. Tous les auteurs s'accordent pour considérer qu'il ne s'agit pas d'un syndrome psychiatrique, mais d'un problème de société.

Ce qu'impose cette approche nous a conduit à voir dans quels termes est approché le phénomène dans le contexte européen. Le chapitre 2 de Maïa Fansten et Claire Bernot-Caboche passe en revue ces catégories conçues pour désigner des situations qui pourraient, en partie tout au moins, avoir un lien avec le retrait. Le premier phénomène abondamment commenté concerne le retard du départ du foyer parental : on parle ainsi des Tanguy en France pour désigner ce

départ de plus en plus tardif des jeunes hommes du domicile parental. Les italiens parlent pour leur part des *Bambaccioni* (des gros bébés) ; les allemands des *Nesthockers* (qui restent dans le nid). Aux Etats-Unis, on a créé un autre néologisme : les *twixsters* (entre enfance et adolescence). Le japonais les qualifie plus négativement de *parasite singles*.

Si l'on intègre la composante sociale, on tombe sur d'autres catégories comme les *Freeters* et les *NEET*. Le terme de *freeteer* a par exemple connu un grand succès au Japon pour désigner la montée en charge des travailleurs précaires, ayant recours au temps partiel, au travail irrégulier et temporaire. Les *freeters* se divisent entre ceux qui subissent cette dégradation du contrat de travail et des protections qu'il garantissait et ceux qui ont adopté ce modèle du travail flexible, garant d'une certaine forme de flexibilité, voire de liberté.

La catégorie des *NEET* a connu un succès institutionnel important en Europe et a été adopté par la Commission européenne et Eurostat, mais aussi par l'OCDE, qui produisent régulièrement des statistiques par pays. Ces jeunes ne sont ni en étude, ni au chômage, ni inactifs. Cette catégorie est néanmoins très hétérogène. Depuis 2012, sept sous-groupes ont été distingués.

Une autre catégorie plus utilisée par les sciences sociales est apparue : les invisibles sociaux, expression sensée désigner les jeunes sortis des radars institutionnels et ne recevant ni ne demandant aucune aide (en lien avec le non-recours). Ni écouté, ni accompagné. Encore une fois, cette catégorie est difficile à cerner. Les données disponibles indiquent que les jeunes invisibles (ni en éducation, ni en formation, ni en emploi, ni en accompagnement, pourraient représenter environ 800 000 jeunes, soit 7% des 15-30 ans. Je renvoie à leur chapitre pour préciser ces contours et ces limites.

Mais en plus de préciser les contours du phénomène, nous avons aussi cherché dans cet ouvrage à réfléchir à la manière dont on y répond. Au Japon, les réponses sont essentiellement d'origine associative et communautaire, avec des communautés alternatives bienveillantes qui permettent aux HKKM de mener une vie relativement autonome et protégée. D'autres formules consistent à ce que les parents louent les services de personnes qui rendent visite à domicile. Il est ainsi fait mention aux *rental sisters* au Japon. En Italie, une approche communautaire, inspirées de l'antipsychiatrie italienne s'est développée également avec des lieux de vie partagée.

En France, le caractère récent du phénomène nous a conduit à étudier le chemin des parents dans le labyrinthe des institutions dont presque aucune n'est dédiée aux HKKM : réponses de l'école et des alternatives à l'école, de la psychiatrie publique et de ville, des psychologues et



psychothérapeutes, des hôpitaux de jour, des centres médico-psychologiques, des maisons des adolescents, des missions locales, etc. Notre conviction est que l'incertitude qui pèse sur la définition du phénomène génèrent de fortes inégalités de trajectoires de prise en charge, selon les capitaux culturels, relationnels et sociaux des parents, en mesure de changer de guichet dans leur quête de solutions pour répondre au mieux à la difficulté de ce comportement et aux inquiétudes qu'il provoque.

Nous invitons ceux que ce phénomène intéresse à lire aussi les papiers consacrés à la question du diagnostic et de sa difficile formulation, mais aussi les chapitres qui évoquent la position et le point de vue des familles, qui sont en quelque sorte aspirées dans le labyrinthe et le trou noir du retrait, ou bien encore le papier qui se penche sur la manière dont l'école comme institution se révèle assez impuissante à faire la place à un phénomène qui prend de l'ampleur et que l'on résume bien imparfaitement par la question de la phobie scolaire.